

Note sur le poète Pierre-Joseph de Riedmatten

Il n'existe pas de chef-d'œuvre inconnu. Il n'existe pas non plus de génie enseveli dans l'oubli des siècles. Si pleine justice n'est pas rendue toujours à la valeur d'un homme ou d'une œuvre — et c'est un cas assez général —, si la médiocrité prend souvent le pas sur le vrai mérite, il n'en reste pas moins que jamais encore les chercheurs n'ont eu la joie de mettre à jour une *Divine Comédie* ignorée, une *Dispute du Saint Sacrement* demeurée dans l'ombre, ou une *IX^e Symphonie* dont nul ne connaissait l'existence.

C'est qu'une œuvre d'art porte en elle-même son propre destin. Il n'appartient pas aux hommes de décider qu'on la laissera dans l'ombre, ou qu'on lui fera une carrière glorieuse. Si la réclame, si la publicité peuvent donner momentanément le change, prêter un certain lustre à un ouvrage qui porte en soi sa déchéance, les années viennent qui remettent les choses à leur place, rétablissent la hiérarchie des valeurs, et pour cela précipitent d'abord dans le néant tout ce qui encombre inutilement l'horizon, substituent à cette poussière l'or d'un ouvrage authentique.

Je n'ai donc pas la prétention de ressusciter un grand poète. La place qu'occupe Pierre-Joseph de Riedmatten dans nos lettres valaisannes, cette estime sur parole qu'on lui accorde, conviennent assez bien, me semble-t-il, à son mérite. Non certes que je tienne son *Curé de Vercorin*, seul poème connu de lui et recueilli par feu M. Henri Bioley dans son anthologie, pour la meilleure de ses œuvrettes. Mais rien, cependant, ne surnage avec exigence du recueil dont je dois à l'amabilité de M. Paul de Rivaz et de son frère d'avoir eu communication. C'est donc plutôt comme curiosité historique que comme œuvre d'art qu'il nous faut regarder les madrigaux, les épîtres et les épigrammes de ce charmant esprit inspiré de Voltaire, de ce libertin en qui s'expriment assez fidèlement les tendances d'un siècle léger, tout préoccupé de galanterie et de mondanité.

I

Bien qu'il ait joué un certain rôle dans l'histoire valaisanne, la vie de Pierre-Joseph de Riedmatten est mal connue. Les quelques renseignements que nous possédons nous permettent cependant d'affirmer que sa carrière est assez semblable à la carrière de la plupart des fils de

famille de son époque. On faisait de fort honorables études chez les Jésuites et l'on apprenait d'eux la subtilité avec les belles-lettres. On apprenait d'eux aussi à se méfier de tout, sauf de soi-même et de sa raison raisonnante. On sait déjà que le grand nombre des encyclopédistes sortaient des écoles des Pères. Ils continuaient d'ailleurs presque tous à vénérer leurs professeurs en démolissant l'Eglise et l'Etat. Voltaire en est un bon exemple.

Notre compatriote, dans une épigramme que je m'en vais vous lire¹, semble bien se chauffer du même bois. Ecoutez :

Sur un sermon du R. P. B... S. J.

Parmi plus d'une coyonade
Qu'un bon Jésuite en son sermon
Débita le jour d'un patron,
Il ajouta cette incartade
Contre les esprits forts, dit-on :
« N'ajoutez foi à leurs paroles,
Ce sont des conteurs de fariboles,
Des libertins, des ignorans.
Ils sortent tout frais des écoles ;
Méfiez-vous de telles gens. »
Lors, quelqu'un dit : « Mon bon apôtre,
Appuyez sur ce dernier trait,
Car enfin tout le monde sait
Que cette école était la vôtre. »

Puis, le collège terminé, on lorgnait par delà la frontière un beau régiment où servait quelque cousin, quelque oncle ou son propre père. Une fois admis, la vie devenait simple comme un conte. Il suffisait de se laisser conduire d'une garnison à l'autre, d'une campagne à la suivante. On consacrait sa jeunesse à l'amour et à la gloire, jusqu'au jour où le décès de l'un des siens vous ouvrait dans la petite ville natale quelque porte dans l'administration, vous conviait tout au moins à vous occuper de vos vignes, et de quelque petite seigneurie. On rentrait avec un grade flatteur, plus chargé de souvenirs que d'écus. Car le drap étincelant, les rubans, les dentelles, les dorures qui plaisent aux belles coûtent cher. Et, même si l'on est de bonne tournure, on en a le plus souvent pour son argent.

Avant de s'engager au régiment des Gardes Suisses au service de Sa Majesté le roi de France, Pierre-Joseph de Riedmatten, né en 1744, de Pierre-Joseph-Emmanuel, bourgmestre de Sion, fit un stage à Vienne en qualité de précepteur. En 1766, on sait par une lettre qu'il adressait à son père, qu'il se trouvait à Klagenfurth auprès de Son Excellence le Comte de Gaisrug. Il faillit même laisser son cœur dans l'aventure.

¹ Causerie faite à la réunion printanière de la S.H.V.R.

Le baron de Badenthal ¹, anobli par l'impératrice, mais qui semblait garder quelque doute sur la réalité de son sang bleu, voulait faire épouser à notre futur poète l'une de ses nièces. Mais le jeune précepteur ne se sent aucun attrait pour le mariage. Il se défend avec une réelle habileté, trouve les arguments les plus spécieux pour prouver à son père, qui sans doute le poussait sur le chemin de la vertu, que cette alliance serait une mésalliance. Il obtient gain de cause et Badenthal dut chercher pour sa nièce un candidat moins retors.

En quelle année entra-t-il au service du roi de France ? Il semble difficile de le préciser. En tout cas, en 1773, il était officier de la Garde Suisse de Sa Majesté. Nous l'y trouverons encore en 1789 et sans doute demeura-t-il au régiment jusqu'à la mort de son père survenue en 1791.

Ainsi, la mort du bourgmestre le tire de France au moment où la carrière d'un officier du roi devient inconfortable. L'année suivante, les camarades du lieutenant-colonel se faisaient tuer aux Tuileries. Pour lui, il sera devenu seigneur de Saint-Gingolph, en attendant d'être bourgmestre de Sion, à son tour, et champion des libertés valaisannes.

M. Augustin de Riedmatten possède quelques lettres qui nous renseignent assez plaisamment sur le caractère de l'officier royal. Ce sont des lettres écrites à son père à qui il témoigne des sentiments de respect et d'affection. De nouveau, le bourgmestre de Sion presse son fils de se marier. Cette fois, il ne s'agit plus d'une personne dont la noblesse est trop récente, mais d'une demoiselle de Montheys. Ainsi, ce fils difficile dans son choix ne pourra pas prétexter que l'amour de la patrie est un obstacle à son union. Il paraît même se laisser faire avec assez bonne grâce bien qu'il ne possède aucune illusion sur les qualités de celle qu'on lui destine. Il en parle avec une désinvolture désarmante, écrivant de sang-froid au bourgmestre qu'il compte bien que les bonnes manières de la jeune fille feront, il l'espère du moins, oublier son visage... D'ailleurs, cette confiance en lui à laquelle nous faisons allusion tout à l'heure se retrouve ici, car il affirme qu'il saura, en lui écrivant, corriger les mauvais plis d'une éducation malheureuse. N'est-il de si bonne composition que parce qu'il pressent un échec ? L'affaire échoue en effet. Le galant manifeste sa joie en termes qui ne manquent pas de réalisme et qui sont d'autant plus piquants que la lettre est adressée au père. « Je ne me promettais pas de très belles nuits avec elle », écrit-il en substance. Voilà qui se passe de tous commentaires.

Quelque part ailleurs, il s'ingénie à justifier l'aversion qu'il éprouve

¹ Ce baron de Badenthal, un Valaisan du nom de Julier, reçut de Marie-Thérèse le titre de baron et ce nom sonore.

pour le mariage. Dans une lettre à son père, toujours, il déplore en effet que la plupart des enfants ne soient pas dignes du jour qu'ils ont reçu. Cet instinct qui nous pousse à nous prolonger dans des êtres issus de nous doit donc être combattu à la lumière de ces considérations d'atrabilaire. Mais, on l'aura déjà deviné, ce ne sont là que des raisons qu'il se donne généreusement pour justifier son peu de penchant pour ses devoirs sociaux. Maints poèmes le prouvent abondamment.

Il y a en lui, d'ailleurs, un cynisme que ne renierait pas son maître de Ferney. N'écrit-il pas à son père, qui vient de perdre un fils : « Je vous félicite... » Et il prend la peine de s'expliquer. Le tempérament vif du défunt ne pouvait qu'amener des déconvenues dans la famille. Nous voilà tranquilles... Pas un mot de tendresse, pas un mot de regret. Il est bien de son temps.

Rentré de France, il s'intéresse donc tout de suite aux affaires de la petite patrie retrouvée. Le vent de liberté qui soufflait sur le Jura et remontait la vallée du Rhône trouve bon accueil chez notre officier retiré. C'est qu'il a lu sans doute les philosophes, et peut-être même les a-t-il fréquentés assidûment dans les petites villes où il tenait garnison. Daniel Mornet, dans ses *Origines intellectuelles de la Révolution française*, a bien montré que les plus enragés partisans des idées nouvelles se trouvaient être ces nobles cultivés qui eussent considéré comme blâmable l'ignorance de la dernière doctrine, de la dernière théorie en vogue. Jeu de l'esprit peut-être. Tout Français veut se trouver à la proue du vaisseau de l'idéologie. Ce qu'un Français redoute le plus c'est d'être un retardataire. Paris invente sans cesse de nouvelles occasions de se passionner, et dans tous les domaines. Le fait est que Pierre-Joseph de Riedmatten est très atteint par les idées nouvelles, et bien avant 89. Nous pouvons relever dans l'une de ses lettres qu'il lui répugne de devenir seigneur de Saint-Gingolph parce que le plus clair des revenus de la seigneurie est constitué par le produit des amendes. Il devrait donc vivre, en somme, sur les déficiences humaines et cette perspective ne lui sourit point. Sans doute, peut-on tirer de là simplement qu'il avait bon cœur. Mais justement, même chez les personnes qui avaient le cœur le meilleur, ces idées ne se fussent point trouvées avant Rousseau et Voltaire. Défendre ses droits était un principe sacré quelle que fût la nature de ces droits.

Donc, rentré à Sion, il prend la succession paternelle. L'ordonnance qu'il adresse à ses bien-aimés sujets de Saint-Gingolph nous renseigne généreusement sur ses titres : « Nous, Pierre-Joseph de Riedmatten, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis, lieutenant-colonel d'infanterie au service de France, ancien grand châtelain du vice-dommat de Sion, en cette part Seigneur de Saint-Gingolph rière Valais... » Cela fait une belle carte de visite qu'il pourra compléter, dès 1798, du titre de bourgmestre de Sion. C'est cette même année 1798

qu'il est mêlé à la proclamation de la liberté du Bas-Valais. Il représente les Sept Dizains à l'assemblée de Saint-Maurice, le 4 février ; il préside, le 16 mars, la première assemblée des délégués de la nouvelle république du Valais. Il fut envoyé à Berne, à la tête de la députation qui devait obtenir de Mangourit et Brunner une condition favorable pour le Valais. Grenat signale laconiquement à cette occasion que notre poète était un admirateur du résident français. Il ne faudrait donc pas s'étonner si Pierre-Joseph de Riedmatten avait été parmi ceux qui ouvrirent si généreusement aux Français les portes de la ville, quelques semaines après. Le fait est que le conseil dont de Riedmatten était le chef ne semble pas avoir balancé longtemps devant l'alternative d'une capitulation ou d'une résistance inutile.

En 1804, il écrit à Chateaubriand en qualité de bourgmestre de Sion une lettre assez désinvolte de ton sur les montagnards du Valais. C'est à peu près la seule trace que nous trouverons désormais de lui dans l'histoire. Cependant, il sera président du Tribunal du Canton du Valais en 1805. Sans doute, s'occupe-t-il de ses terres, de ses aises et de ses vers. Nous savons qu'il recevait dans sa maison de campagne de Maragnenaz, qui appartient maintenant à son arrière-neveu M. Augustin de Riedmatten, toute la société sédunoise. Les belles dames devaient s'y rendre bien volontiers car elles ont toujours manifesté beaucoup d'intérêt pour ces beaux esprits épicuriens qui sont comme les fruits inutiles des civilisations décadentes. En tout cas, il est charmant d'imaginer ces dames sur le sentier qui traverse la plaine, relevant leurs robes en cloche garnie de volants pour traverser les flaques, rajustant leurs coiffures qui ressemblaient un peu à des corbeilles de fruits et de fleurs. Car ce *Parisien* (ainsi l'appelaient les contemporains) leur avait donné le goût de la mode française. Là-bas, dans la grande pièce, notre mondain éblouissait l'assistance par ses paradoxes, ses épigrammes, ses histoires un peu grivoises qui plaisent toujours à l'un et l'autre sexe. Il ne se passait pas de séance sans qu'il lût à ses intimes quelque pièce de vers de sa composition et l'on se doute bien que plus d'une parmi ses belles auditrices se reconnaissaient sous le nom d'une muse ou de quelque déesse champêtre. Bien que ces dames fussent plus près, par leurs soucis et leurs occupations, des paysannes que des mondaines, elles ne raffolaient pas moins des jeux subtils qui leur étaient proposés et les plus vertueuses ne pouvaient s'empêcher de trouver charmant ce célibataire un peu sur l'âge qui contait la bonne aventure avec une grâce si parfaite.

La dernière lettre que ses descendants possèdent de lui est envoyée des Mayens de Sion à un ecclésiastique de la ville. Il y est question d'un musicien de la cathédrale qu'il ne faudrait pas renvoyer malgré tous les torts qu'il peut avoir à l'égard d'une dame, avant le sacre du futur évêque. La lettre est de 1807. Pierre-Joseph de Riedmatten a

donc passé la soixantaine. Sa lettre n'en est pas moins encore bourrée de grivoiseries et de moqueries qui festonnent sur un arrière-plan de philosophie gouailleuse. Et, certes, n'a-t-il guère dû changer au cours des cinq ans qui lui restent à vivre. Il est mort en 1812, célibataire impénitent, laissant derrière lui une réputation d'assez grand poète.

II

De fait, nous savons déjà ce qu'il en faut penser. Pierre-Joseph de Riedmatten avait rassemblé la matière d'un volume d'environ deux cents pages et il n'en faut pas toujours autant pour illustrer un homme. Ces poésies sont devenues presque introuvables et même on peut préciser qu'il n'en existe plus qu'un seul exemplaire, qui est en la possession de M. Pierre de Rivaz, à Lunéville. M. de Rivaz a eu la grande bonté de copier de sa main l'ouvrage entier et c'est de cette façon que j'ai pu prendre connaissance de ces vers marotiques, qui, certes, ne manquent pas d'intérêt — mais leur intérêt n'est pas souvent celui de la poésie à proprement parler.

Pour être juste, il faut reconnaître que M. de Riedmatten fait le vers assez agréablement. Il tourne un compliment avec facilité, mande à ses amies de longues lettres rimées où d'heureuses trouvailles d'esprit font oublier une forme désuète, et des platitudes que M. Armand de Riedmatten ne manqua pas de souligner d'un trait assez dur. Jalousie de poète peut-être. Il n'en avait pas moins raison.

Ce que Pierre-Joseph de Riedmatten écrit avec le plus de bonheur, ce sont les épigrammes. Il s'en trouve quelques-unes de fort bonnes dans son recueil.

En voici une qui sent son Voltaire d'une lieue :

Sur le Curé Ab. et le Cap. Ar.

Certain curé grand bavard sur la chaire,
Contre un quidam grand lecteur de Voltaire
A vomé peste et rage auprès du magistrat
Pour qu'à cet incrédule on donne l'exéat.
Or, en ceci, je vois clair une chose :
Ou que le curé croit avoir mauvaise cause,
Ou qu'il sent qu'il la soutient mal
Contre ce dangereux rival.

Je ne serais pas trop étonné que ce rival fût lui-même à voir avec quelle attention il le traite.

Mais le plus grand nombre de ses vers sont adressés à des dames. Sa galanterie n'est pas toujours d'un ton recommandable. Ses cadences ne sont pas d'une nouveauté très attachante. Des vers qui ressem-

blent étonnamment à ceux de Marot par le fond, à ceux des poètes mineurs du XVIII^e siècle par la forme.

Voici un échantillon de cette poésie un peu fade et précieuse dans laquelle il se complaît :

Chanson pour Josette C.

Viens, Dieu d'amour, accorder ma musette,
Viens m'inspirer le plus doux des accents.
Que n'ai-je, hélas ! d'Apollon les talents
Pour bien chanter et célébrer Josette.

Josette a tout pour séduire et pour plaire,
Grâce, esprit, et surtout la beauté ;
Dans ses beaux yeux, on lit en vérité
Ce que promet son charmant caractère. (sic)

Un seul défaut, las, c'est bien grand dommage,
Vient altérer le plus brillant attrait ;
Mais un amant n'y voit pas de si près,
Et c'est pour moi le plus joli visage.

Le rossignol chantant sous le feuillage,
Jusqu'à l'extase enivre tous mes sens ;
Mais quand Josette est à chanter, je sens
Que son gosier me ravit davantage. (sic)

Ce qu'elle fait c'est avec une adresse
Inimitable au reste des humains ;
Je tiens un rien, ouvrage de ses mains,
Que je chéris, que je baise sans cesse.

...Etc... Que ces petites strophes aient enchanté ses petites amies, rien de plus naturel. Elles ne peuvent que nous amuser.

Les chansonniers modernes trouveraient des textes de leur goût dans les œuvres de Pierre-Joseph de Riedmatten. Ecoutez cet octain et vous verrez qu'il a l'air de sortir d'une élégie de Tino Rossi :

L'adorer, chercher à lui plaire,
Penser à elle nuit et jour,
C'était ma seule unique affaire,
Tant qu'elle fut dans ce séjour.
Mais ils ont passé comme un songe
Tous ces instants de mon bonheur.
Il ne me reste du mensonge
Que le seul tourment de mon cœur.

N'oublions pas que ces vers ont été écrits du temps de Parny et de l'abbé Delille. Nous retrouvons cette sentimentalité pseudo-classique chez notre poète séduisois.

Il avait la manie de l'épître en vers. Heureux temps où les officiers en retraite et les magistrats au repos consacraient leurs loisirs à rimail-

ler des impertinences ! Les impertinences ne manquent pas, certes, dans les missives de Pierre-Joseph de Riedmatten. Il a la plaisanterie facile et graveleuse. Les allusions obscènes émaillent ses récits les plus banals. Le plus souvent, il conte fleurette à quelque jeune fille de son entourage.

Voici, en spécimen, l'une de ces lettres, adressée à Mademoiselle de C. :

Vous qui reçûtes en naissant
De Mère Vénus la ceinture,
De son fils, le regard blessant
Et d'une nymphe la tournure ;
Vous à qui l'on croit, en dansant,
D'une Sylphide la nature,
Et d'une espèce encore plus pure,
Jetez un regard complaisant
Sur l'écrit d'une créature
Qui n'est qu'un ami soi-disant,
Mais qui de l'amour, je vous jure,
Sent bien en secret la brûlure,
Quoiqu'il ne fasse pas semblant.
C'est que grâce à la chevelure,
Grâce à la perte de ses dents,
Il croit devoir, sous couvertures
Cacher ses tendres sentiments,
Et songer à la sépulture,
Plutôt que de presser les rangs
De tous vos nombreux soupirants.
Il n'aurait, las ! que l'encolure
D'un amant en caricature
Et qui ferait rire les passants.

Il est inutile de continuer. Pierre-Joseph de Riedmatten était un esprit souple, un sceptique pour qui les plaisirs du monde valent mieux que les promesses éternelles, un original qui se pique de littérature et de belles manières, un voltairien de cœur et de pensée, l'un de ces petits marquis qui, un demi-siècle plus tôt, fréquentaient chez Madame du Tencin ou chez Ninon de Lenclos. Expression fidèle d'un siècle de libertinage, libertinage des sens et libertinage de l'esprit, il avait rapporté de son service militaire au régiment des Gardes Suisses toutes les tendances qui firent la Révolution française. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été mêlé aux contre-coups de cette révolution en Valais. Ce titre de *défenseur de la liberté* qu'il mérite certainement lui sied mieux que celui de *poète*. La postérité le lui accorde, il faut bien le répéter, sur parole.

Maurice ZERMATTEN